

Congrès AFSP Toulouse 2007

Atelier n°4

« Regards croisés sur la notion de génération politique »

MARCHAND Christèle, Post-doctorante
(Curapp-Université Picardie Jules Verne, Amiens)
christele.marchand@wanadoo.fr

Les électeurs du Front National de plus de 50 ans : des générations politiques partiellement amnésiques ?

En introduction d'une grande partie des travaux consacrés à la notion de « génération », on retrouve la même mise en garde concernant ses usages multiples, son caractère complexe, la nécessité de la distinguer d'autres concepts très proches et enfin le peu de moyen permettant d'en mesurer effectivement les effets en matière de préférence partisane et plus largement de choix politiques. La notion de « génération » reste, dans bien des cas, relativement vague et conduit celui ou celle qui se propose de l'utiliser à la plus grande prudence. Pour faire écho à cette mise en garde générale, il convient de souligner combien parler de « générations politiques » concernant les électeurs du FN de plus de 50 ans pose, en soi, plusieurs difficultés. Avant toute chose, et nous rejoignons ici l'analyse de Claudine Attias-Donfut [1988 : p. 9], une telle approche contribue à dissocier l'idée de « génération » de celle de « jeunesse » à laquelle elle est restée longtemps liée.

Quelques précautions d'usage :

La première remarque qui peut être formulée concerne l'usage « nécessaire » du pluriel, en effet le caractère non homogène et fluctuant de l'électorat FN conduit à distinguer « des générations politiques ». Pluriel donc du fait que ces électeurs proviennent souvent de familles politiques diverses (droite, gauche, abstention) mais également parce que s'y côtoient, selon le moment, diverses « générations sociales ». De ce point de vue d'ailleurs on peut constater que plusieurs générations peuvent être distinguées au sein d'une même tranche d'âge ce qui tend à élargir considérablement ce concept en le dissociant de manière assez définitive de la variable « âge ». Le concept de « génération » souffre en effet de sa proximité avec cette variable, « donnée naturelle » à penser comme construction sociale dès que l'on se propose de l'aborder [Percheron, Rémond, 1991]. L'âge si naturel quand on s'intéresse à un individu singulier le devient beaucoup moins dès lors que l'on se penche sur un collectif que l'on cherche à classer en fonction de cet indicateur. Une « génération temporelle » pourrait-on dire, peut ainsi être composée de plusieurs « générations sociales ». Par « génération temporelle », on entend ici, grossièrement on veut bien le concéder, les électeurs du FN de plus de 50 ans, tranche d'âge regroupant les catégories de cet électorat qui ont eu 50 ans au tournant des années 2000. Ce découpage apparemment tout à fait arbitraire repose sur la volonté de rassembler des individus ayant atteint l'âge auquel on dispose de la distance suffisante pour se retourner sur un parcours professionnel, social voire même familial en étant à même de comparer trajectoire effectivement accomplie et trajectoire autrefois envisagée¹. On se donne alors les moyens de saisir les éventuels hiatus entre le vécu, le perçu et l'attendu souvent très éloignés les uns des autres dans les parcours sociaux rencontrés. Cette position dans cet âge intermédiaire de la vie laisse par ailleurs encore suffisamment de perspectives pour s'interroger, sinon sur son propre avenir, au moins sur celui de ses enfants dont la

situation sociale est alors, pour la plupart, en train de se dessiner (avec toutes les incertitudes et les angoisses que cela peut souvent -légitimement- provoquer). Si l'on tient compte des observations formulées par Louis Chauvel, cette tranche ouverte « plus de 50 ans » n'en reste pas moins mécaniquement fermée si l'on tient compte du fait que (...) *derrière le changement social global se dissimule une inertie sociale par cohorte, les nouvelles cohortes, à partir de celle de 1950, n'enregistrent au bas mot aucune évolution ; ce serait même plutôt une évolution défavorable de leur situation.* » [Chauvel, 2002 : p. 94]. Autrement dit, et pour ce qui nous concerne, nous nous intéressons aux individus nés après la deuxième guerre mondiale et qui ont entre 40 et 55 ans aux alentours de l'année 2000.

Pour revenir plus spécifiquement sur le concept de « générations sociales », ce dernier plus que celui de « générations politiques » semble pouvoir être employé dans le cas qui nous intéresse. Il se définit, comme le suggère Louis Chauvel (prenant appui, entre autres, sur les travaux de F. Mentré) « *comme un curseur situé entre les deux extrêmes* » que sont la génération démographique et la génération historique. « *Elle est alors une cohorte « en soi », partiellement structurée, dont les membres peuvent partager des caractéristiques données sans en avoir nécessairement la conscience* ». Pour ce dernier, « *dès lors que des caractéristiques objectives communes ou des traits culturels partagés, ou encore qu'un contexte collectif typique est repérable, l'interprétation en termes de « générations sociales » est pertinente, plus que ne l'est le maintien de la terminologie de « cohorte de naissance », plus instrumentale et neutralisante* » [Chauvel, 2003 : p. 27]. C'est avant tout la notion de « *contexte collectif typique* » qui prime dans cette approche du concept de génération plutôt qu'une quelconque homogénéité sociale ou idéologique (selon Louis Chauvel toujours « *l'hétérogénéité et la contradiction interne peuvent caractériser la génération* » [Chauvel, 2003 : p. 34]. Cette contradiction est la clef que nous nous proposons d'utiliser pour ouvrir la porte « génération » et tenter d'appréhender une portion d'un électorat très peu homogène.

De ce point de vue, nous souhaitons également accorder un intérêt à la distinction établie par Mannheim [Mannheim, 1964] entre « *situation de génération* » et « *ensemble générationnel* ». La première induit une notion de potentialité là où la seconde repose sur l'idée de liens entre les membres d'une même génération. La première permet sans doute mieux d'appréhender le « *conglomérat électoral* » FN [Gaxie, 2002] en ce que lorsque l'on touche de près aux relations entre électeurs (voire même militants) de ce parti, il paraît difficile de saisir un être ensemble collectif au-delà des seules déclarations d'intentions difficilement observables dans les faits². Pour le dire plus simplement, ces électeurs ainsi rassemblés (d'une manière tout à fait artificielle et qui résulte d'une procédure de désignation historiquement déterminée [Ihl, 2000]) n'avaient pas prévu de l'être, n'en ont pas nécessairement conscience et vivent souvent (cette précaution conduit à ne pas négliger la portion d'électeurs adhérant pour des raisons idéologiques au programme du FN) ce rassemblement sur un mode « négatif » d'opposition au pouvoir en place -quel qu'il soit-. Par ailleurs, l'usage de la notion de « générations sociales » conduit à ne pas tomber dans la globalisation abusive qu'autoriserait le fait de s'intéresser aux « plus de 50 ans ». Les mises en garde formulées par Annick Percheron [1985 : p. 262] restent de ce point de vue, tout à fait d'actualité et imposent de différencier la population ainsi désignée sous l'angle du sexe, de la profession, du capital culturel et social, ainsi que de la distance ou du degré d'éloignement du champ légitime de la compétence politique. Nous rejoignons ici, le conseil selon lequel dénaturiser revient à sociologiser son objet. En effet, dans la perspective d'une « sociologie critique », la priorité doit être donnée à « *l'identification et l'isolement des composants sociaux de marqueurs apparemment naturels* » que peut constituer le fait d'appartenir à telle ou telle « génération » (« *déterminants à contour et portée historiquement et spatialement variables* ») [Lehingue, 2001].

La deuxième remarque significative concerne l'emploi de l'adjectif « politique ». En effet si on tient compte de la définition d'une « génération politique » comme « *groupe d'âge historique qui se mobilise pour œuvrer au changement social ou politique* » [Crête, Favre, 1989 : p. 9], on a un peu de mal à repérer cette mobilisation concernant le conglomerat qui nous préoccupe. Bien entendu on peut observer des formes d'engagement militant par ailleurs très hétéroclites et souvent peu conformes à ce que l'on peut entendre traditionnellement par là³, on peut observer quelques mobilisations ponctuelles mais la principale caractéristique de cette population est d'assurer un service minimum c'est-à-dire de se regrouper à échéances électorales régulières, de manière plus ou moins disciplinée, derrière le parti FN (plutôt « moins » au vu des résultats des dernières élections présidentielles qui ont vu le score de Jean-Marie Le Pen accusé une décroissance et le report apparemment conséquent d'une partie de ses électeurs sur le candidat de l'UMP, Nicolas Sarkozy et, dans une moindre mesure, sur la candidate PS, Ségolène Royal⁴). Autrement dit, leur mobilisation se réduit à l'engagement politique le moins coûteux (j'entends par là en temps, en investissement personnel) c'est-à-dire le vote.

Dernière remarque enfin, le caractère très exploratoire des hypothèses ici énoncées sachant que pour déterminer l'existence d'une génération politique ou d'effets de cohortes, de période, de cycle de vie, il faudrait disposer de données quantitatives significatives [Crête, Favre, 1989 : p. 50], ce qui est loin d'être notre cas puisque c'est à partir d'une approche qualitative que nous cherchons à nous y confronter. Pour quelles raisons alors privilégier cette entrée conceptuelle si discutée et par ailleurs si discutée ? S'intéresser aux trajectoires singulières semble en effet aller, a priori, à l'encontre d'une appréhension en termes de génération. Pourtant valider une telle objection contribuerait à occulter le fait que ce que nous recherchons dans les trajectoires individuelles, ce sont des points communs, des similitudes et des identités de parcours. Le cadre générationnel, en ce qu'il permet d'effectuer des coupures dans un échantillon plus large, offre la perspective de pouvoir dégager des ressemblances. Cette préoccupation appelle dès lors la réflexion suivante : Que peut-il y avoir de commun entre des individus qui, contrairement à la définition de la « génération » donnée par Mannheim [Mannheim, 1964], ne se reconnaissent pas ou « plus » dans un destin collectif ? Est-il alors légitime de parler de « générations » ? Pour pouvoir répondre à ces interrogations, il convient préalablement de distinguer la notion de « génération politique » de toutes celles qui la concurrencent ou plus exactement qui contribuent à l'éclairer et à en accroître la pertinence heuristique.

Des générations ou des cohortes en repli :

A la manière de Jean Crête et Pierre Favre [Crête, Favre, 1989 : p. 38-39], nous distinguons la notion de « génération politique » proprement dite, tout d'abord des « effets de cycle de vie » que l'approche par les trajectoires sociales et les récits de vie contribue à éclairer. Si de tels effets peuvent être observés concernant cette génération d'électeurs qui, à un moment de leur vie, font le choix du FN, ils se trouvent largement concurrencés par le poids de la socialisation politique et la permanence de la préférence électorale FN d'une génération à l'autre sur les cas étudiés. Il convient ensuite de distinguer les effets de cohortes, terme qui semblerait a priori mieux adapté que celui de « générations » dans les cas observés, en ce qu'il désigne « *un groupe de personnes nées au cours d'un même intervalle de temps, qui partagent des besoins, des intérêts et des expériences sociales similaires et qui vieillissent ensemble* ». Ce concept n'induit pas en effet la notion de prise en main, de conscience générationnelle, de mobilisation poussant à l'action. L'insistance sur la dimension sociale des expériences vécues nous paraît également particulièrement significative dans le cas des électeurs du FN de 50 ans et plus. Le sentiment vécu d'un déclassement social apparaît en effet, dans le cadre de nos analyses, comme un facteur d'unité de cet électorat. C'est « symboliquement » à la moitié du

chemin que ces enquêtés sont en mesure de se retourner sur ce qu'ils sont, d'évaluer ce qu'ils ont échoué, de comparer leur situation avec celle de leurs enfants et peuvent témoigner de la crainte de voir leur condition et celle de leurs proches se détériorer un peu plus. Ils sont en outre à même d'apprécier la valeur de leur préférence FN, par ailleurs plus ou moins ancienne. Parmi les enquêtés rencontrés, il semble donc que nous ayons affaire à des cohortes en repli, bousculées par les effets de période (en ce sens le tournant des années 80 avec l'arrivée de la gauche au pouvoir puis les cohabitations successives⁵ ont sans doute joué un rôle dans ce rapport modifié (voire figé) à la politique institutionnelle). Ces électeurs se souviennent seulement (et par flash selon le moment de l'entretien) de ce qui faisait sens pour eux avant leur rapprochement avec le FN, ce dernier effaçant progressivement les distinctions et contribuant à homogénéiser un pôle politique institutionnel relativement flou et négativement perçu. Nous envisageons donc le concept de « génération politique » comme un prétexte pour tenter d'unifier une partie de –sinon tout- l'électorat FN, autrement dit de trouver dans les différents effets évoqués précédemment quelques pistes éventuelles permettant de contourner les points obscurs d'une approche qui bute sur l'hétérogénéité des parcours rencontrés et leur difficile comparabilité.

Des générations « bloquées » sur des référents politiques dépassés :

Nos observations reposent sur une quinzaine d'enquêtés, nés entre 1944 et 1960, exprimant une préférence plus ou moins constante pour le FN. Nous acceptons volontiers le reproche selon lequel ces observations reposent essentiellement sur une population féminine tendanciellement moins politisée que les hommes. Les micro-observations étant souvent celles qui permettent de faire naître de nouvelles réflexions, c'est néanmoins en poursuivant une série d'entretiens qualitatifs dans le cadre d'une autre enquête, que les propos tenus par Louis, un artisan boucher, ont suggéré une partie des hypothèses ici développées. Ce dernier âgé aujourd'hui de 54 ans vient de reprendre une affaire après la vente de la boucherie dans laquelle il exerçait depuis plus de 10 ans et après avoir été salarié. Il a trois enfants, vit en concubinage et revendique un vote pour le FN depuis 25 ans. Il n'a jamais milité, n'appartient à aucune association et ne fait preuve d'aucun signe de compétence politique. Il ne lit pas les journaux, ne parvient pas à formuler des avis sur des sujets qui ne touchent pas directement son activité commerciale, son ouverture sur l'actualité tient dans quelques programmes télévisuels et dans les conversations qu'il peut avoir avec ses clients. Elevé dans une famille socialiste, il a d'abord voté Valéry Giscard d'Estaing en 1974 puis Mitterrand en 1981. Ce dernier n'ayant rien fait pour les ouvriers, il vote depuis pour le FN. A l'élection présidentielle de 2007, il revendique un vote « intelligent » pour Sarkozy qu'il définit comme l'homme de la situation face à un Jean-Marie Le Pen vieillissant. Alors que l'on essaie de le faire réagir à un certain nombre de personnalités politiques en lui proposant des photos de celles-ci, ce dernier expédie rapidement l'exercice, ne désirant pas perdre son temps. Quand on lui demande par ailleurs de classer ces personnalités par rapport à des étiquettes politiques, on a le sentiment de le forcer à renouer avec une classification qui ne veut pas dire grand-chose pour lui. En dehors de vieilles oppositions (autour de VGE, Mitterrand et Chirac), cet enquêté semble avoir perdu de vue les distinctions entre PS, PC, UDF, RPR. Cela ne signifie pas que la politique ne l'intéresse plus mais seulement que ces catégories ne sont plus pertinentes pour lui. Son classement se résume à une opposition FN/Les autres. De Chirac, pourtant Président de la République pendant 12 ans, il ne retient que la création de la taxe professionnelle dans les années 70 (ceci est encore une fois lié très clairement à son activité professionnelle, domaine sur lequel il vit replié). Cette amnésie est partielle car, sur le modèle de Louis, les enquêtés rencontrés ont entendu parler de politique pendant toutes ces années de préférence FN mais n'ont, semble-t-il, rien voulu en retenir. Lorsqu'ils s'appuient rarement sur des références plus contemporaines c'est en général du fait d'une activité militante qui les

obligent à être informés. Ces références peuvent également se rattacher à des individus (Chirac...) qui étaient déjà entrés en politique lorsque la dichotomie droite/gauche structurait encore leur comportement électoral (on peut se reporter sur ce point à la remarque de Louis Chauvel concernant le non renouvellement des générations politiques (Chauvel, 2002 : p. XIX de l'avant propos). On peut donner deux exemples, parmi d'autres, de références politiques lointaines, souvent seul repère dans une « vie politique » dans laquelle le FN a le monopole :

Dominique (51 ans, mariée, commerçante)

E : vos parents à vous, est-ce qu'ils parlaient politique à la maison (...) votre père est-ce qu'il vous en parlait ?

e1 : Oui, ils en parlaient... ils se disputaient avec mon grand-père, j'me rappelle (...) mon père n'aimait pas De Gaulle, alors je pense... mon père est toujours vivant mais on s'en parle pas, je pense qu'il doit voter FN s'il n'aimait pas De Gaulle.

E : Et il votait pour... pour qui alors, vous savez ?

e1 : Beh, il était de droite hein (...) toute façon chez nous, y'a pas de communiste hein (...)

E : La gauche pour vous, c'est communiste si j'ai bien compris (...)

e1 : Ah ouais ! Oh beh c'est pareil (...) pareil... c'est tout dans le même sac pour moi hein. »

(...)

E : Le fait d'avoir été élevée dans un milieu plutôt de droite, vous pensez que ça a eu une influence sur votre choix politique aujourd'hui ?

e1 : Ah beh quand même oui !

E : Euh vous étiez anti-De Gaulle aussi euh... j'veux dire... toutes ces choses...

e1 : Oh anti-De Gaulle non, j'étais trop p'tite pour savoir (...) mais bon euh... pouf... j'vais vous r'dire la même chose : « On n'est pas communiste hein ». »

Les questions de l'enquêteur influencent inévitablement la formulation de réponses faisant appel au passé mais on constate néanmoins le poids de telles références dans la vision contemporaine de la politique. On peut noter par ailleurs, dans l'ensemble des entretiens, une relative difficulté à composer avec des repères politiques actuels. Chez Dominique, le passage du temps passé au temps présent « *On n'est pas communistes* » est assez révélateur du fait que c'est cette opposition droite/communiste qui continue à structurer le rapport à la politique de Dominique même à l'heure où elle vote FN (1999). La « gauche » égale, pour elle, « communiste » comme si ce parti continuait à être hégémonique à gauche (même si la représentation électorale du PCF n'était pas aussi faible qu'aujourd'hui à la date de l'entretien, son influence demeurerait déjà très limitée). Il semble que son regard sur la politique se soit arrêté sur un état aujourd'hui dépassé des rapports de force politiques.

Jocelyne (55 ans, divorcée, mère au foyer) :

« E : donc vous avez pas toujours voté pour le FN, et vous votiez pour quel (...)

e1 : La droite.

E : Pour la droite, c'est à dire RPR, UDF...

e1 : J'étais gaulliste.

E : Gaulliste.

e1 : Mon père a fait la guerre, mon grand père... (rire) »

« E : Vous seriez favorable à une alliance par exemple avec les partis de droite pour des élections... enfin des partis de droite (...)

e1 : Si ça peut sauver la France, oui... si ça peut nous sauver oui... Pourquoi pas ? Pas la gauche (...)

E : Quand vous me dites : « Surtout pas la gauche », vous avez euh quelque chose de euh radical (...) contre la gauche, et les socialistes (...)

e1 : Oui.

E : qui vient de votre éducation... qui vient de...

e1 : Oui..., écoutez chaque fois qu'on a eu un gouvernement socialiste, on a été à la perte. Moi je l'ai toujours entendu dire (...) dans mon enfance (...)

Ces réflexes électoraux qui puisent leurs racines dans l'enfance, dans des référents familiaux devenus obsolètes à l'heure du vote en faveur du FN, structurent sans doute les reports de voix sur des candidats de gauche ou de droite lorsque le vote FN devient impossible. Ceci se fait sans doute de manière très ponctuelle et surtout très irrégulière, élection après élection. Nous suggérons que les individus rencontrés, appartenant à des cohortes prises entre une extraordinaire dynamique d'ascension et une désillusion notamment à l'égard de leurs enfants ont pu subir un décrochement à l'égard de la politique traditionnelle. Cette phase exploratoire permet de relever un élément intéressant du point de vue d'une approche en termes de

« génération politique ». Nous formulons l'hypothèse que le rapprochement avec la marque électorale FN semble avoir sortis ces enquêtés du jeu politique traditionnel, du moins pour ceux (celles) qui votent plus ou moins régulièrement FN. Les référents gauche-droite dont ils disposent sont calés sur des oppositions désormais dépassées : Mitterrand– De Gaulle / Mitterrand-Giscard / La peur des communistes qui ont du sang sur les mains... qui semblent traduire une amnésie partielle à l'égard de la politique traditionnelle de ces 25 dernières années. La référence aux communistes (et sans doute encore plus avec leur agonie électorale lors de l'élection présidentielle de 2007) est quasiment inexistante aujourd'hui dans le paysage politique français, le discours du FN lui substituant même d'autres références. Bruno Mégret par exemple substitue la menace « *socio-mondialiste* »⁶ à la menace « *socio-communiste* », fond de commerce ayant perdu de sa valeur au début du XXI^{ème} siècle. On observe chez nos enquêtés un contraste entre souvenirs lointains, parfois puisés dans l'enfance et absence de référent politique contemporain en dehors du seul FN. Les imprécisions et les confusions relevées dans les entretiens contribuant d'ailleurs, vraisemblablement, à accroître le manque de crédibilité des partis traditionnels aux yeux des enquêtés. On peut suggérer comme effet tout à fait surprenant de cette apparente amnésie, le fait qu'à la faveur d'un rapprochement programmatique, Nicolas Sarkozy, ait pu apparaître comme une figure nouvelle en politique, incarnation d'une certaine rupture pour une partie des électeurs FN. Concernant le poids de l'héritage politique [Percheron, 1985], il est significatif de constater que lorsqu'il ne reste qu'un référent politique présent à l'esprit des enquêtés et en dehors de la marque électorale FN, il s'agit du premier choix, celui auquel ils sont restés fidèles pendant un certain nombre d'années (et plus significativement encore, ceux auxquels leurs parents étaient fidèles). Ce sont les noms de « l'époque » qui ressortent alors (De Gaulle, Pompidou, Mitterrand...) sans que les enquêtés soient en mesure d'établir de véritable filiation politique dans le monde politique contemporain. Nous sommes tout à fait consciente du fait que, pour la majorité du corps électoral, les distinctions gauche-droite et les diverses filiations politiques ne sont plus aussi évidentes que par le passé (cela devrait d'ailleurs faire réfléchir sur la manière d'évaluer la compétence politique en se demandant par quel côté les individus s'emparent de la politique). Néanmoins, la caractéristique distinctive des personnes ici envisagées est, nous semble-t-il, de n'avoir considéré pendant plusieurs années, que le seul parti FN. La conversion au choix FN semblent les avoir dispensés d'un intérêt pour la politique traditionnelle (on parle ici, bien entendu, des électeurs les moins compétents politiquement) leur permettant de vivre sur leurs acquis. Il s'agit d'un positionnement souvent clairement assumé, sorte de « *comme si* » de la compétence politique [Gaxie, 1978 : p. 90] facilement transmissible à leurs enfants. Nous formulons une seconde hypothèse, complémentaire de la première, selon laquelle cette amnésie a pu être facilitée par l'appartenance à des positions sociales peu valorisées nécessitant un fort investissement temporel (pour reprendre l'exemple de notre boucher : position d'artisan-commerçant, travail 14 h par jour, les week-ends, etc...). Ces électeurs envisagent souvent leur rapprochement avec le FN comme un « non choix ». C'est la politique en devenant ce qu'elle est devenue qui les a contraints à opter pour la préférence FN (une fois encore, on laisse de côté ceux pour lesquels cette préférence s'inscrit dans une tradition familiale). Contrairement à l'approche positive des générations, envisagées par rapport à un événement ou une série d'événements (période) ayant conduit les individus d'une même tranche d'âge à se mobiliser nous sommes confrontés ici à une approche négative. En effet, ces individus se trouvent « mécaniquement » rassemblés derrière une préférence politique qu'ils n'ont, pour un certain nombre d'entre eux, pas toujours positivement choisie. Ce rassemblement n'est d'ailleurs identifié comme tel que parce qu'il se traduit dans une expression électorale régulièrement mesurée, ce qui ne suppose pas d'ailleurs que ce soit les mêmes individus qui composent à chaque fois cet ensemble. C'est une singularité car ce n'est pas un événement ou une mobilisation qui fait apparaître un

mouvement générationnel mais une mesure institutionnelle, ritualisée qui pointe un groupe d'individus qui, sans cela, passeraient inaperçu. La question que l'on peut alors poser est de savoir si un mouvement de repli, de rejet, de dépit ou de contestation lorsqu'il tend à rassembler un nombre significatif d'individus appartenant à la même classe d'âge peut être étudié comme un effet de génération ?

Un rassemblement générationnel sur un mode négatif :

Pour apporter quelques éclairages visant à fournir une éventuelle réponse à cette question, on peut suggérer que de manière globale, les électeur/trices du FN semblent se partager, aux vues de nos observations, entre ceux qui ont reçu une socialisation favorable au FN (souvent les plus jeunes pour lesquels la référence FN est devenue une référence positive, intégrant leur univers familial et surtout exclusive de tout autre préférence mais également ceux, plus âgés, élevés dans des milieux familiaux pro-algérie française ou pétainiste), ils recourent souvent les individus socialisés par un ni gauche/ni droite même si celui-ci a pu être progressif c'est-à-dire tout de même précédé d'une socialisation politique « conventionnelle » et ceux que l'on peut désigner comme les « accidentés », les « déçus »... ceux qui ont rencontrés la marque FN, qui ont eu (pour la portion nous intéressant) entre 40 et 50 ans dans les années 2000, qui se sont exclus du champ politique traditionnel et qui revendiquent le fait de n'avoir aucun lien avec lui. Nous pouvons les définir comme des générations décomplexées assumant leur incompetence à l'égard d'une politique illégitime à leurs yeux.

Ce rassemblement d'électeurs derrière la marque électorale FN peine à se doter d'une « *conscience de soi* » [Chauvel, 2002 : p. 15]. Cela s'explique, sans doute en partie, par le fait que c'est un électorat tournant⁷, pénétrant, certes de manière inégale, l'ensemble des catégories sociales et rassemblant des individus partageant surtout –et parfois seulement- des situations subjectives de déclassement. Cette « *conscience de soi* » doit-elle être explicite pour qu'une génération existe ? Demande-t-elle le partage effectif d'une expérience commune réelle ou se suffit-elle d'un sentiment subjectif d'appartenance à une cohorte en stagnation ou non progression ? Le partage d'un sentiment subjectif de mise en danger est-il suffisant ? Les effets politiques (le choix électoral d'un parti jusqu'alors politiquement marginalisé) d'un (ou de) mouvement(s) générationnels suffisent-ils à rendre possible l'identification d'une génération politique ? Sans que nous disposions des réponses à ces questions, l'approche en termes de « génération » nous paraît néanmoins stimulante si l'on tient compte du fait que les différentes générations d'électeurs FN de plus de 50 ans ont en commun de se débattre entre deux maux : le sentiment de ne pas être parvenus à ce qu'ils souhaitaient et la crainte de voir leurs enfants y parvenir encore moins bien qu'eux. C'est de ce point de vue que le concept de « *mobilité sociale intergénérationnelle* » étudié par Louis Chauvel semble particulièrement intéressant. Selon lui, et « *c'est là le point crucial (...) Il faut donc analyser la mobilité sociale intergénérationnelle, c'est-à-dire entre la position sociale des enfants et celle des parents, de cohorte en cohorte* » [Chauvel, 2002 : p. 204]. Outre la pertinence heuristique de ce concept, il permet de donner toute sa place à l'influence mutuelle des générations et donc faire le lien entre socialisation (politique) et générations (politiques). Les cohortes désignées par L. Chauvel, et pour ce qui nous intéresse plus particulièrement parmi celles-ci, les individus qui se sont rapprochés de la marque électorale FN ont contribué à la socialisation politique de leurs enfants, souvent dépourvus de repères politiques traditionnels. Nous avons rencontrés certains de ces enfants (seulement des filles) au moment de cette « *socialisation transitionnelle* » (Chauvel, 2003 : p. 36) parfois chaotique : situation de précarité sociale décrite par Laurence Roulleau Berger (1997) dans son approche des « espaces intermédiaires » mais également, du moins en formulons-nous l'hypothèse situation de précarité sentimentale conduisant sur le modèle décrit par Willmott et Young⁸ (1983 : p. 219) à un rapprochement avec la cellule parentale et notamment la mère. Le cas des filles est ici

relativement distinct de celui des garçons si on fait référence aux travaux de Thierry Blöss (1997 : p. 25) et à la notion d' « insertion par essais/erreurs » caractéristique des jeunes femmes issues des couches moyennes et supérieures qui peuvent passer par des périodes de « recohabitations » avant d'entrer définitivement dans la vie adulte. Dans les cas que nous avons pu observer ces recohabitations peuvent être plus symboliques que matérielles (logement indépendant mais à proximité du domicile parental ; visites très régulières au domicile des parents ; confusion des rôles mère/grand-mère quand il y a des enfants...). C'est ici que nous souhaitons formuler une remarque propre sans doute au caractère féminin de l'échantillon observé. Les enquêtés peuvent en effet se retourner sur un parcours professionnel sinon décevant au moins n'étant pas à la hauteur de leur espérance autour de la trentaine (c'est à peu près l'âge où les individus rencontrés « basculent » vers un vote FN) mais dans certains cas, il peut s'agir également d'un parcours sentimental chaotique fait de moments de doutes, d'incertitude (la préférence FN pouvant alors intervenir à la faveur d'une nouvelle rencontre par exemple). Le poids du parcours sentimental est à ne pas négliger du point de vue des relations intergénérationnelles, il peut induire en effet la part de responsabilité que les parents (reproduction d'une situation de divorce par exemple) sont amenés à reconnaître dans le manque de perspective offert à leurs enfants.

Ceux qui, parmi les enquêtés que nous avons pu rencontrer, sont nés dans les années 1940 ont connu, en règle générale, une mobilité ascendante par rapport à leurs parents, se définissent d'ailleurs quand on les interroge comme plutôt favorisés. Ils sont en mesure de dresser un portrait négatif de l'époque dans laquelle nous vivons en référence aux belles années de leur jeunesse. Les générations suivantes ont connu une mobilité descendante par rapport à eux entraînant un double phénomène de frustration (parfaitement perceptible lorsque l'on réalise des entretiens à la fois avec les parents et les enfants). On rejoint ici, une fois encore, les analyses de Louis Chauvel selon lequel ce n'est pas la situation sociale héritée qui est négative mais l'absence de dynamique sociale. Une approche par le concept de génération ne conduit pas à négliger les déclencheurs biographiques d'un rapprochement avec la marque électorale FN mais permet d'envisager sur quel terreau ce décrochement avec la politique traditionnelle a pu avoir lieu. Cela peut sans doute permettre de saisir, dans l'ensemble du conglomerat électoral, ces « générations d'électeurs FN sacrifiés (définitivement ou pas ?) pour la politique traditionnelle » et résoudre une part des interrogations légitimes à l'égard de ce vote que le recours aux seules variables lourdes peine à expliquer [Gombin, 2005 : p. 151-152].

Bibliographie :

- ATTIAS-DONFUT (C), Sociologie des générations. L'empreinte du temps, Paris, PUF, 1988, 249 p.
- BLOSS (T), Les liens de familles. Sociologie des rapports entre générations, PUF, 1997, 154 p.
- BRACONNIER (C), DORMAGEN (J-Y), La démocratie de l'abstention, Paris, Gallimard, 2007, 460 p.
- CHAUVEL (L), Génération sociale et socialisation transitionnelle. Fluctuations cohortales et stratification sociale en France et aux Etats-Unis au XX^{ème} siècle, Mémoire d'habilitation à diriger des recherches, Décembre 2003.
- CHAUVEL (L), Le destin des générations. Structures sociales et cohortes en France au XX^{ème} siècle, PUF, Paris, 2^{ème} édition, 2002, 301 p.
- CRETE (J), FAVRE (P), Génération et Politique, Economica, PUL, Paris, 1989, 370 p.
- GAXIE (D), Le cens caché. Inégalités culturelles et ségrégation politique, Paris, Seuil, 1978, 268 p.
- LEHINGUE (P), « *Sociologie critique* » in Dictionnaire du vote publié sous la direction de PERRINEAU (P) et REYNIE (D), PUF, 2001, p. 856-861.
- LEHINGUE (P), « *L'objectivation statistique des électors : Que savons-nous des électeurs du FN ?* » dans LAGROYE (J) (dir), La Politisation, Belin, Collection Socio-histoire, 2003.

MANNHEIM (K), « *Le problème des générations* », traduit de l'allemand par Gérard Mauger et Nia Perivolaropoulou. Initialement publié en allemand dans les *Kölner vierteljahrshefte für Soziologie* (vol.7) en 1928 et réédité dans *Wissensoziologie* (Berlin Neuwied, Luchterhand, 1964) sous le titre « *das Problem der Generationen* »

GAXIE (D), « *Des voies vers les ultra-droites : électorat ou conglomérat ?* », Communication devant la table ronde La Radicalisation politique du VIIème Congrès de l'Association française de Sciences Politiques, Lille, 19-20 septembre 2002, p. p 9-10.

GOMBIN (J), Le vote pour le FN dans le Vaucluse et les Bouches du Rhône, Mémoire de Master, IEP d'Aix en Provence, 2004-2005, plus particulièrement le chapitre 3.

IHL (O), Le Vote, Paris, Montchrestien, 1996.

MARCHAND-LAGIER (C), Les électrices du Front National : Trajectoires sociales, systèmes de valeurs et dispositions politiques, Thèse de doctorat, Amiens, 2005, 765 p.

MAYER (N), Ces Français qui votent FN, Paris, Flammarion, 1999, 379 p.

PERCHERON (A), « *Age, cycle de vie, génération, période et comportement électoral* » in GAXIE (D.), (dir.), Explication du vote. Bilan des études électorales en France, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1985, p.p. 229-262.

PERCHERON (A), REMOND (R), Age et Politique, Paris, Economica, 1991, 269 p.

ROULLEAU-BERGER (L), Les mondes de la petite production urbaine, Rapport au plan Urbain, au Ministère de l'enseignement et de la recherche (programme Ville Emploi) et à la Direction régionale des affaires culturelles Provence Alpes Côtes d'Azur (programme lien social dans les périphéries urbaines), juillet 1997.

YOUNG (M), WILLMOT (P), Le village dans la ville, P., C.C.I, Centre Georges Pompidou, 1983, 255 p.

¹ On fait référence ici au concept clé de « frustration relative » repris, entre autres, par Nonna MAYER [Mayer, 1999 : p. 82] qui insiste sur le décalage entre le vécu et ce qui pouvait « légitimement » être attendu. Elle complète cette approche quelques pages plus loin, p. 85 : « *Le vote FN se développe en priorité là où il y a un décalage entre la situation objective et les attentes. Jean-Marie Le Pen obtient ses meilleurs scores chez des personnes apparemment aisées, bien dotées en patrimoine, qui se situent à un niveau moyen ou supérieur sur l'escalier social mais insatisfaites. Soit elles craignent de perdre un statut chèrement gagné, et demain leur fait peur. Soit leur sort n'est pas à la hauteur de leurs espérances* ». Analyse qui vaut pour le vote FN en 1988 et qui explique sans doute une partie de la dynamique de report de voix sur Nicolas Sarkozy au second tour de l'élection présidentielle de 2007 en ce qui concerne certains électeurs séduits par la promesse d'une meilleure prise en compte de leur situation (il s'agit notamment de cette portion de l'électorat FN qui a le sentiment d'être la seule à travailler et à payer pour les autres et auprès de laquelle la réhabilitation de la « valeur travail » pour reprendre les termes du candidat-président, a pu clairement jouer un effet mobilisateur).

² On fait référence ici à l'utilisation conjointe d'entretiens et d'observations ethnographiques faisant apparaître derrière une apparente fraternité, souvent affichée face à un interlocuteur extérieur, une distance entre électeurs et même parfois militants évoluant dans le même environnement géographique. Je me permets ici de faire référence à ma thèse de doctorat : « *L'exemple de Rolande (60 ans, mariée, gardienne d'immeuble) peut ici être citée. Cette dernière, lors d'un repas le 26 novembre 1999 organisé à Orange pour fêter le vin nouveau, dîne face à face avec son époux. Ils restent séparés du reste de la table par des chaises vides alors que Rolande fait état, lors de nos entretiens, du plaisir qu'elle a à fréquenter les gens du FN. En règle générale d'ailleurs, les personnes présentes à ce même repas ne paraissent pas vraiment se retrouver. Lorsque les enquêtées sont en couple, ces derniers restent souvent isolés et parlent entre eux. Il semble que ce soit surtout vis à vis de l'extérieur que tous cherchent à convaincre de leur unité (...) chacun s'applique à saluer, à reconnaître, à échanger quelques mots sans qu'il y ait –à quelques exceptions près- de réelle fraternité. En dehors de certaines anecdotes sur les avantages accordés aux immigrés, ces « braves gens » n'ont pas toujours grand chose à se raconter.* » [Marchand-Lagier, 2005 : p. 427]

³ On a pu observer, pour notre part et dans le cas de certaines femmes, combien l'activité militante peut consister à « rendre service » à la permanence à laquelle elles appartiennent, par un surinvestissement dans les rôles les mieux maîtrisés (installation des tables pour les repas, vaisselle, nettoyage, intendance diverse...).

⁴ Avec toute la prudence que nécessite une telle lecture dans la mesure où il ne s'agit pas de sondages sortis des urnes et même si l'analyse des transferts de voix dans 200 bureaux peut améliorer la qualité des résultats, cf. le tableau « *Reports de voix entre les deux tours* », 2nd Tour Présidentielle 2007 - Comprendre le vote des Français /// Enquête Ipsos/Dell pour France 2 / Europe 1 / 20 Minutes / Le Point /// 6 mai 2007. 3609 personnes interrogées par téléphone le 6 mai 2007 constituant un échantillon représentatif de la population inscrite sur les listes électorales. Méthode des quotas.

⁵ Même s'il convient de rester prudent quand aux effets de ces événements en matière de comportements politiques [Braconnier, Dormagen, 2007 : p. 36]

⁶ Cf. l'article « M. Mégret (MNR) candidat pour « remettre de l'ordre » en France », Le Monde, 16.11.01, p. 9.

⁷ Selon P. LEHINGUE [2003] et à partir de matrices de mobilité électorale « *Alors que le noyau des électeurs stables d'un scrutin à l'autre est de l'ordre de 2 300 000 électeurs (...) le nombre d'électeurs s'étant servi épisodiquement de la marque FN est supérieur à 3 millions de 1993 à 1995, et dépasse les 3,5 millions entre les deux scrutins nationaux de 1995 et de 1997 (...)* »

⁸ Selon ces derniers « (...) *c'est à en juger d'après l'anthropologie, une règle quasi-universelle que lorsque la vie conjugale est peu sûre, la femme se tourne vers sa famille d'origine pour trouver un soutien, si bien que les liens conjugaux faibles engendrent des liens de sang forts (...)* » [p. 219].